

## D'UN ESPACE-TEMPS À TOUS LES AUTRES

Ici, maintenant : le sort, le hasard, la nécessité ou comme on voudra, assigne à chaque être une place dans le temps et une seule, ainsi que dans l'espace, où il a toutefois licence d'aller et venir. De ce déterminisme, qu'ils appelaient *Eimarménè*, *Ananké*, *Fatum*, disons : destin, les Anciens avaient une conscience d'autant plus nette que bien courts étaient leurs jours et hasardeux leurs déplacements. « Nous ne sommes rien, écrit Pindare dans la cinquième *Néméenne* ; le ciel de bronze toujours demeure inébranlable. Nous vivons tout juste un jour sans savoir vers quel but le destin écrivit qu'il nous fallait courir. » Et Catulle, le poète du badinage et de l'amour, le sait bien : « *Nox est una perpetua dormienda...* Les soleils se lèvent et se couchent. Pour nous, quand une fois sera tombée la brève lumière, il ne restera plus qu'une interminable nuit qu'il nous faudra dormir. » L'ici-maintenant dévolu aux humains fut tôt perçu comme une nécessité dont il leur fallait s'accommoder, mais aussi – et la littérature l'atteste – comme une limite qu'on aspirait à transcender en esprit. La double question fut sans cesse reconduite : Qu'en est-il ailleurs ? Qu'en était-il en d'autres temps ?

Depuis toujours, les voyages et les récits des voyageurs ont suscité l'intérêt, voire la passion. Au-delà de la mer, des montagnes, des murs de la cité ou des derniers champs du municipe commençait l'ailleurs, qu'on imaginait avec des sentiments mêlés : à la fois appréhension et envie d'y aller voir, dès lors que là-bas, on vivait et mourait autrement. Dans l'Antiquité grecque et romaine, on était friand de telles expériences. Des générations d'écoliers ont rêvé sur les voyages d'Ulysse. Au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Hérodote le Grec avait raconté son Égypte, et sur ce monde énigmatique on fantasmerait à Rome jusqu'à l'égyptomania, comme ce fut le cas aux temps néroniens. Cent ans après Hérodote, Pythéas le Marseillais avait longé la côte atlantique jusqu'à la Bretagne et l'Ultima Thulé, où luisait le soleil à minuit, terre mystérieuse qu'idéaliserait des générations, et jusqu'à la Marguerite de Faust... Les con-

traintes du commerce, de l'administration, poussaient à l'ingéniosité. L'étude récente de Bruno Rochette, *Le Latin dans le monde grec* (Bruxelles, Latomus, 1997) fait état de lexiques bien commodes, avec prononciation figurée ! Mais l'imagination aussi allait bon train. Au 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., Pline l'Ancien tient un catalogue de ces contrées où il pleut, disait-on, un peu de tout : du lait, du sang, de la ferraille, du miel, et même des briques. Trois siècles encore et on pourra lire l'*Expositio totius mundi et gentium* – vaste programme ! – d'un mystérieux Oriental, où il dépeint tous les pays, ceux, notamment, où il n'a jamais mis les pieds. Tout y est de ce que nous trouvons dans nos guides : sites valant le détour, gastronomie, etc. À Ancyre, le pain est digne, paraît-il, de la table des dieux, Alexandrie regorge d'écoles de philosophie, et Beyrouth de juristes. Au pays d'Éden, où il pleut du pain tous les jours, on chercherait vainement puces et punaises. Ainsi, la geste des grands voyageurs, mêlant sans hésitation le vrai et le faux, le sûr et l'approximatif, la réalité prosaïque et le mythe, enchantera les siècles. Plus crédibles viendront Marco Polo, Magellan, La Pérouse, Cook, Dumont d'Urville, Charcot, Paul-Émile Victor, sans même parler de Jules Verne et de Tintin, dépaysant jusqu'à nos jours tous ceux à qui leur coin de terre paraît un peu juste, et qui aspirent à vivre ailleurs un autre quotidien, fût-ce par personne interposée. Aspiration tout compte fait bénéfique : au-delà de la simple distraction que procure l'évasion, réalisée ou rêvée dans un fauteuil, l'exotisme exorcise la tentation d'absolutiser sa propre manière de vivre, ses petites idées, ses coutumes et ses lois, bref, la tentation de faire coïncider le centre du monde avec l'agora, le forum ou la place du village, autrement dit avec son propre nombril. Des voyages on répète « qu'ils forment la jeunesse ». D'un sédentaire par nécessité ou par choix, on dit qu'il n'est jamais sorti de son trou. La commisération du ton renseigne sur le degré d'ouverture qu'on prête à la personne en cause.

Mais ce que nous venons de dire de l'autrement spatial vaut pour l'autrement temporel. On s'est toujours intéressé au passé le plus lointain. Et d'abord à ces commencements que la Bible, Hésiode et tant d'autres ont narrés par le menu : c'était « en ces temps-là », en des temps hors du nôtre, qui n'en est que la conséquence. Prestige inusable des commencements ! De même on entreprit de consigner la geste des rois, des chefs de guerre, des fondateurs. Depuis Hécatée, dès le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Thucydide, Polybe, César, Tite-Live, Tacite et combien d'autres ont évoqué un présent révolu mais toujours à l'arrière-plan : avoir été est encore une manière d'être. Jusqu'aux infimes traits d'esprit, anecdotes, petites histoires en marge de la grande, que les compilateurs recueillaient avec scrupule, se recopiant les uns les autres avec ferveur. Pour Valère Maxime, Aulu-Gelle et Macrobe, pour Plutarque et le

pseudo-Athénée, le temps d'un dîner entre amis, on revivait des heures mortes qui pour d'autres avaient compté. Rien de tout cela ne devait se perdre : que serait l'avenir hors de tout passé ? *Historia magistra vitae* : l'aura-t-on dit et répété, à temps et à contre-temps ! Rompre avec tant de présences évanouies aurait été couper ses propres racines, congédier ses ancêtres, poser un nouvel instant premier, à l'instar des dieux. *Hybris*, démesure impensable. Le Moyen Âge s'investira tout autant dans la tradition. L'essentiel étant d'avoir la caution des *auctoritates*, dépositaires de ce qui s'est une fois dit, on se mettra en tête les paroles des morts et on jouera à des jeux de logicien, comme le dit Aldous Huxley dans *Adonis et l'Alphabet*. À la Renaissance on changera de cap. Montaigne entend qu'« on ne loge rien en sa teste par simple autorité et à crédit » (*Essais*, I, 26 ; La Pléiade, p. 189), mais il ne quitte guère son Plutarque, où il pratique « par le moyen des histoires, ces grandes âmes des meilleurs siècles » (La Pléiade, p. 189), présences tutélaires, modèles surtout pour des hommes nouveaux qui se voulaient la tête bien faite plutôt que bien pleine. Puis viendra le siècle où les lumières du présent inciteront à souffler celles du passé, misérables quinquets laissant trop d'ombres propices aux monstres engendrés par le sommeil de la raison. Faire référence au passé autrement que pour en chasser la nuit, était la marque d'un obscurantisme à jamais révolu. Ce fut le temps du passé-repoussoir, qu'on étudiait tout juste pour y dénoncer ce qu'il n'eût pas fallu penser, dire ou faire. Paradoxalement, jamais peut-être le passé n'aura pesé aussi lourd. Puis la conscience s'enchantait d'un progrès surtout technique, à vrai dire, et les âmes simples, voire simplettes, s'avisèrent de faire du passé table rase. De la conjugaison ne devait compter que le futur. Mais dans les temps mêmes où l'on croyait déjà percevoir la chanson des lendemains, Renan, l'auteur autrement avisé de *L'Avenir de la science* écrivait dans la préface de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissement d'un travail séculaire. » On en revint donc à l'histoire, si tant est qu'on l'eût jamais quittée. Toutefois, on traita le passé autrement : « Tout le monde consent, dit Valéry, que Louis XIV soit mort en 1715. Mais il s'est passé en 1715 d'autres choses observables... » (*Variété*, La Pléiade, I, p. 1130). L'historien affina ses techniques, varia ses angles de vision, les élargit. Les « grandes figures », celles qui jamais ne profèrent un mot qui ne soit historique, perdirent le monopole. On s'inquiétait enfin des obscurs, des sans grade, de ceux qui ne disaient rien et moins encore écrivaient, immergés dans un quotidien économique et social en perpétuel mouvement, qu'il fallait tenter de restituer au plus près. D'un historien qui ne tiendrait pas compte de ces mutations, on dirait qu'il

est resté de son temps, carence analogue à celle qu'on déplorait chez l'infortuné « jamais sorti de son trou ».

Parallèlement à la recherche historique toujours en éveil, la fiction elle aussi, romanesque, cinématographique, télévisuelle, témoigne de la passion du passé. *Fabiola*, *Les Derniers jours de Pompéi*, *Quo vadis ?*, autant de romans qui évoquent de façon attachante autant qu'évasive « la Rome antique », toutes époques confondues, bien sûr. Et que de films « historiques », heures émues de contagion affective et de dérapages chronologiques si distrayants pour le spécialiste venu là à la recherche d'un moment de saine gaîté. Nous y reviendrons. Tout cela pour dire que l'*autrefois*, plus ou moins bien restitué, hante depuis toujours les *maintenant* qui se succèdent, tout comme l'*ailleurs* a toujours hanté l'*ici*. Fût-ce avec Astérix, qui joue dans le temps le rôle qu'assume Tintin dans l'espace. Il me semble toutefois que les facilités de la communication aient un peu banalisé l'exotisme. Chaque soir, c'est *de visu* qu'on apprend de quoi l'on vit et de quoi l'on meurt au Tibet ou au fin fond de l'Afrique. Les cartes postales, appels téléphoniques, e-mails qu'on reçoit des quatre autres parties du monde attestent qu'il est presque aussi aisé, encore qu'un peu plus dispendieux, d'aller bronzer sur l'île Maurice que sur les bords du Cher, à Vierzon. Sans même parler de la mondialisation galopante, qui tend à instaurer, pour le meilleur et pour le pire, le partout-pareil. Quel lointain étonnerait encore des gens qui savent que l'Ultima Thulé est à trois heures de Roissy-C.D.G. ? Maurice Druon me disait un jour qu'il fallait aujourd'hui dépayser les gens dans le temps. À quoi excelle l'auteur de ces *Rois maudits* que j'aime à relire, et même à revoir, comme aussi je relis *Le Nom de la rose*, heureux chaque fois de me dégourdir à la chaleur du rêve. Encore y a-t-il plus que du rêve à gagner dans ce dépaysement temporel, dans cet exotisme chronologique. À tout le moins un profit analogue à ce qu'apportait l'exotisme spatial. Pas plus qu'on ne prend désormais la place de son bourg ou de sa mégapole pour le centre de l'univers, on ne prend l'heure présente pour le point oméga du temps universel. – Aurait-on acquis le sens du relatif, et donc le sens de la contingence ? Ce ne serait pas un mince progrès. Mais ce n'est pas là le seul bénéfice qu'apporte une plongée dans les temps et les espaces autrement vécus, dont ne reste plus qu'une partielle – ou partielle – mémoire, figée dans les pierres et dans les textes.

On n'échappe, disions-nous, ni à l'espace ni au temps, d'ailleurs inséparables, sinon abstraitement : dès lors qu'il était un *maintenant*, tout *bier* s'est écoulé dans un *ici*, et c'est aux deux qu'il faut se rendre attentif. Qu'on parle avec Kant de formes a priori de la sensibilité, ou

avec Bergson des données immédiates de la conscience, il faut toujours intérioriser cette vérité première, à savoir que l'espace-temps conditionne toute présence de soi à soi et de soi à ce qu'on appelle confusément « le monde ». Confusément, parce que trop souvent, on parle de « vision du monde » comme s'il y avait une sorte de noumène, une entité identique, « le monde », qu'on regarde différemment au cours des siècles, et qu'on finira bien par connaître un jour dans son essence. Or, le *cosmos* de Ptolémée n'est pas le monde de Copernic ou de Galilée, issus d'autres intuitions, et déterminant d'autres formes de pensée et d'action. Sur un autre plan, Auguste ne se fait pas de la *res publica* en 10 après J.-C. la même idée que Cincinnatus 400 ans avant, et Caton l'Ancien ne voyait pas l'esclave du même œil au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. que Pline le Jeune au II<sup>e</sup> siècle après. Le temps fait beaucoup à l'affaire, mais l'espace aussi. Entre ce que pensent dans le même temps un Illyrien, un Alexandrin, un Juif (de Jérusalem, ou de la diaspora ?) et un Romain de Rome, il y a des différences non négligeables, qu'accuse encore la diversité des milieux. C'est chaque fois d'autres ensembles qui se créent pour un temps et pour un espace donnés, où chacun se fait une place, dit sa façon de penser, et se conduit le plus souvent comme tout le monde en des temps où l'identité n'était pas comme aujourd'hui une obsession, l'originalité moins encore, car le *Nous sommes* primait le *Je suis*. La prolifération des pseudépigraphes, des pseudo-Untel, le montre assez, de nos jours difficile à imaginer, sauf à titre de canular. Or, ce n'était pas le cas lorsqu'un disciple de Proclus converti au christianisme fit endosser son *Traité des noms divins* et sa *Hiérarchie céleste*, tout cela d'ailleurs fort remarquable, à un certain Denis, dont les *Actes des apôtres* disent qu'il avait entendu sur l'Aréopage le message de salut qu'y délivrait saint Paul, et qu'on appela pour cela Denis l'Aréopagite. Entre ces deux inconnus, il y a un intervalle de quatre cents ans. Bref, l'Antiquité avec un grand A, l'Antiquité comme idée générale, n'existe pas plus que le monde avec un grand M. Sauf pour le cinéma, pour les grands films « historiques » dont je parlais plus haut, où l'on voit, par exemple, les « premiers chrétiens » prier à genoux, position innovante, devant une croix fixée au mur. Alors qu'au temps de Néron ou de Domitien, afficher cet instrument de supplice chez soi aurait été aussi incongru que d'accrocher, sous la Terreur, une petite guillotine dans sa chambre, devant quoi pleurer les victimes de Robespierre et consorts. Et d'abord, quels « premiers chrétiens » ? – Ceux des *Actes des apôtres*, dont il est écrit qu'« ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme » (IV. 32) ? Ceux des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, où souvent l'Église évoque un panier de crabes ? La « primitive Église » s'étale sur trois siècles, où son statut ne cessa de changer. De même parle-t-on « du paganisme » comme d'une essence immuable persistant en tout temps comme en tout lieu dans la

*romanitas*. Or, il se trouve qu'à Rome au temps de Cicéron, l'on était plutôt sceptique, attentif surtout à la dimension politique de la religion, comme l'a bien vu Varron, alors que trois siècles plus tard, sous Decius ou Valérien, l'on sera pieux, voire dévot. Etc. Encore une fois, il y a autant d'« Antiquités », si j'ose dire, qu'on pourrait évoquer de moments et de lieux, mettons entre Homère et ce que nous appelons commodément le haut Moyen Âge. Ces « Antiquités »-là, il ne faut ni les mêler ni les confondre, mais s'attacher à la spécificité de chaque espace-temps révolu.

On a su très tôt le bénéfice qu'apportait le contact avec le passé dans son infinie diversité, temporelle et spatiale. À lire les historiens grecs et romains, les compilateurs aussi, qu'il ne faudrait jamais négliger, on voit bien l'attention qu'ils portent à ce que d'autres ont vécu ailleurs, en d'autres temps. Ils entendent « puiser des enseignements dans l'histoire », comme écrivait Valère Maxime à Tibère, le dédicataire de ses *Actions et paroles mémorables*. « Tout ce qui peut rendre ton intelligence plus vigoureuse », précise Macrobe quatre siècles plus tard dans la préface de ses *Saturnales* (I. 10), et tous prennent grand soin à situer dans le temps et dans l'espace les faits et les dits qu'ils rapportent : en Grèce, en Égypte, en Orient, en Italie, en Afrique. On les sent attentifs aux nuances des langues, qui chacune est une manière unique d'appréhender les choses. Ennius, qui vivait au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., parlait l'osque, le latin et le grec, se réjouissant ainsi d'avoir « trois cœurs ». Cela même se fera plus tard à grande échelle, du fait de l'extension de l'empire romain et du brassage des peuples qui en résultera. La philosophie aidant, plus d'un *vir bonus*, plus d'un homme cultivé se dira « citoyen du monde », et ce cosmopolitisme intellectuel s'accompagnait, par la curiosité historique, d'une ubiquité chronologique.

Ainsi, dès ces temps lointains, on cherchait dans la coïncidence avec le passé révolu quelque chose comme une intensification de sa présence au monde. L'étude de l'Antiquité avait commencé... dès l'Antiquité. À nous d'en prolonger la course, et d'entrer ainsi, sinon dans l'Histoire, du moins dans l'histoire de l'Histoire.

Lucien Jerphagnon